



(IX^e ANNÉE.)

N^o VII. — TOME XIX.

49

10 AOUT 1837

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

DEPUIS huit jours il semble que l'on ne connaisse à Paris qu'une même émotion, une même pensée, une même conversation, celle que devaient inspirer les événemens dont nous venons d'être témoins, et qui ont subitement paralysé le soin de tout autre intérêt. Plus de souvenir de plaisir, plus

de légères inspirations, plus d'idées de parures. Qu'importait comment flottait le ruban jeté sur nos têtes, ou tombaient les draperies du schall qui couvrait nos épaules ! Le désordre était sur toutes les physionomies, le trouble dans tous les cœurs, l'incertitude sur l'avenir. . . Et quelle femme eût pu se rappeler alors qu'elle possédait des grâces destinées à être ornées, qu'il existait une coquetterie qui apprend à s'embellir encore, et une mode séduisante par ses caprices et par ses mille nuances ! A peine revenues de ces impressions si récentes, pouvons-nous aujourd'hui découvrir quelques-unes de ces piquantes inventions, de ces légères fantaisies qui révèlent tous les charmes du goût, et deviennent nos plus gracieux modèles. En vain d'autres observateurs prétendent-ils déjà avoir aperçu les trois couleurs traverser nos gazes, nos rubans et nos fleurs, il faut quelques jours encore pour effacer ce que laisse d'amer le prix de ces nuances, et la mode elle-même n'eût osé, pour s'en emparer, rejeter sitôt les crêpes qui les entoure.

Cependant il faut avouer que le ruban tricolore s'est tellement généralisé chez les hommes, qu'il n'est point de redingotes ou d'habits, depuis la serge jusqu'au plus beau Louviers, dont il n'orne la boutonnière. Quant aux femmes, moins imitatrices dans leurs modes, on n'en peut encore compter qu'un très-petit nombre qui, pour donner plus d'ostensibilité à leurs opinions, ont arboré pour ceintures les rubans de la nation. Un peu plus tard nous allons voir les riches tissus, comme les plus simples étoffes, offrir dans leurs triples rayures le symbole des plus vastes pensées, et la plume posée sur nos chapeaux, la guirlande de fleurs qui couronnera nos fronts, l'écharpe qui parera nos épaules, uniront dans leur nuance les solennités politiques aux grâces éphémères de la mode.

— Dans tous les magasins de nouveautés on s'est empressé d'allier le blanc, le rouge et le bleu sur tous les objets de fantaisie : fichus, ceintures, nœuds de chemisettes, larges rubans de gaze que l'on croise sur la poitrine, broderie sur des sacs, des schalls et même des bas de robes, tout cela appartient à la mise du jour et sera bientôt une mode générale.

— Les fleuristes ont fait beaucoup de bouquets de fleurs nuancées rouge, bleu et blanc ; des jardinières composées de coquelicots, de bluets, et de boules de neige ; des pivoinés et

des roses aux cent feuilles offrant par tiers les couleurs nationales. Des bouquets de trois plumes, chacune d'elles dans ces mêmes nuances, et d'autres grandes plumes blanches vers la crête, rouges au milieu et bleues tout autour.

— Sur des éventails en nacre, des souvenirs et des étuis de cartes à visites, on a peint en couleurs nationales une foule de sujets faisant allusion aux derniers événemens. On coule déjà en bronze des modèles de pendules, d'encriers, etc. qui offriront les plus élégans emblèmes de patrie et de liberté.

LITTÉRATURE.

Sous le titre de *Mémoires curieux*, il paraît par livraisons une biographie des maisons historiques de France. Nous avons extrait du deuxième cahier, qui vient de paraître, le chapitre suivant.

« Tallien, envoyé à Bordeaux pour exécuter les décrets de la Convention, ne put voir M^{me} de Fontenay sans l'aimer éperdument. Elle lui fit casser le comité révolutionnaire. Robespierre la manda à Paris, et ordonna qu'elle fût mise dans un cachot : couchée sur de la paille (qu'on ne changeait pas), elle y était privée de jour et de nourriture. Tallien, tout à l'amour et à la vengeance, résolut la mort du tyran ; le 8 thermidor an II, il peignit les malheurs de la France sous les plus vives couleurs, et rappela tous les crimes de Robespierre. Ramenant ensuite l'assemblée de la honte à la fureur, il tourna les yeux vers le buste de Brutus, et tirant de sa ceinture un poignard, il s'écria qu'il allait le plonger dans le cœur du tyran si la Convention ne brisait ses chaînes à l'instant. Robespierre voulut se faire entendre, mais sa voix fut couverte par les cris qui l'envoyèrent à la mort.

» Tallien ne sut pas recueillir le fruit de cette révolution qui l'immortalise. Il n'eut qu'un moment, mais ce moment fut sublime. J'ai vu cette terrible séance. M^{me} de Fontenay épousa Tallien par reconnaissance, c'est elle-même qui me l'a dit. Elle est aujourd'hui l'épouse du prince de Chimay, fils du comte de Caraman, que j'ai connu possesseur de quinze cent mille livres de rente, brave à la guerre et le plus aimable des hommes.

» M^{me} la comtesse Victoire de Vassy avait appris un peu de botanique avec J.-J. Rousseau, retiré à Ermenonville. Ce domaine, plus beau que Chantilly, appartenait au marquis de Girardin son père, ami de l'auteur d'*Émile*, et bienfaiteur délicat, comme il était permis de l'être avec un philosophe tel que Jean-Jacques.

» Rousseau nommait M^{lle} de Girardin son élève; à sa mort, il lui légua son *Herbier*; huit ans après, elle défendit la mémoire de son maître contre un écrit de M^{lle} Necker, depuis baronne de Staël; son apologie de Jean-Jacques, qu'on lut dans le *Mercur*, parut d'une élégance et d'une raison parfaites, et M^{lle} de Girardin n'avait pas encore vingt ans! On a fait ces vers pour son portrait :

Victoire réunit, par un charme nouveau,
La beauté de Julie et l'âme de Rousseau.

» De la prison du Plessis en 1794, elle m'écrivit une lettre touchante; je l'envoyai à Legendre devenu humain après la mort du tyran de la Convention. J'ajoutai dans un billet que « l'ombre du grand Rousseau tressaillerait de gratitude et de joie, dans sa demeure éternelle, en apprenant qu'un bon député avait brisé les fers de son élève... » Quelques jours après elle obtint sa liberté. — Ses premiers soins furent pour le malheur de ses semblables; elle se présenta avec courage à ce terrible comité de sûreté générale, et fit sortir des prisons sa famille et plusieurs femmes. Ces démarches n'étaient pas sans danger; j'en citerai un exemple: je revis Legendre pour l'implorer en faveur de la duchesse de Maillé, dame d'honneur de la reine. Le peintre David, son collègue, m'entendit: « Citoyen, me dit-il, aimes-tu la liberté? — Oui, répondis-je en tremblant. — Eh bien! si tu aimes la liberté, ne demande plus celle des autres. Demain, les noms des solliciteurs et des solliciteuses seront mis à côté des noms des détenus, et, en cas de récidive, vous irez loger pêle-mêle dans les mêmes prisons. » Cette mesure fut en effet proposée à l'assemblée, qui heureusement la rejeta. Je racontai ce fait à M^{me} de Vassy qui me dit: « Je l'avais trop prévu; une duchesse! et amie intime de la reine! personne n'obtiendra sa liberté. — Je ne perds pas l'espoir, répondis-je; pendant la colère de David, j'ai surpris un regard de pitié de Legendre.

de
Ce
quis
fai-
lo-
ort,
t la
ouis
lut
par-
On

ettre
es la
que
t de
bon
ours
pour
ge à
sons
pas
pour
hon-
'en-
Oui,
erté,
sol-
des
mêle
osée
e fait
e du-
ra sa
nt la
dre.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de mousseline façon de M^{me} Boussard rue Pelletier N.º 17. Chapeau
de gros de Naples.

Son secrétaire, qui vous a délivré, est un bon jeune homme. Je le verrai demain. » La duchesse de Maillé sortit cinq jours après. Elle envoya à ce secrétaire un bijou de prix qu'il refusa, mais sans âpreté. Peu de jours auparavant, il avait renvoyé un autre présent moins considérable à M^{me} de Vassy. C'était une époque horrible, mais il y avait du désintéressement chez les Français. Pourquoi suis-je obligé d'ajouter que plus d'un bienfaiteur de l'époque a été oublié?

» M^{me} de Vassy, depuis comtesse de Bohn, vit en 1830 et peut juger de la vérité de mon récit. Elle vient de publier un écrit sur les détenus en 1793. Je ne l'ai pas lu; elle n'y a caché, m'a-t-on dit, que le bien qu'elle a fait. »

MÉLANGES.

— Tous les théâtres de Paris concourent à l'envi à soulager le malheur des veuves et orphelins des infortunés périssés dans les affreuses journées de la semaine dernière. Les comédiens sociétaires du Théâtre-Français, pénétrés des devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs concitoyens, ont consacré douze représentations au profit des victimes de cette mémorable catastrophe. Le Vaudeville a pris l'initiative dans cet élan d'humanité. La représentation qu'il donna au bénéfice des blessés des 27, 28 et 29 juillet, fut une scène toute de délire. Au lever du rideau, tous les acteurs, toutes les actrices vêtues de blanc, les cheveux ornés de rubans aux trois couleurs, entouraient M. Arago, le directeur; M. Fontenay, en costume d'homme du peuple, portait le drapeau tricolore. Le jeune directeur, avec une âme, une énergie que plus d'un de nous lui enviait, chanta les couplets suivans, dont plusieurs furent redemandés et qui tous furent applaudis avec des transports dont on ne peut se faire une idée :

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Eh quoi! notre terre est rougie!
 Quel sang vient donc de la souiller?
 Après quinze ans de léthargie,
 Qui donc vient de se réveiller?
 Liberté! (*bis*) déité si chère à la Patrie,
 Est-ce toi? Réponds-nous... Écoutons (*bis*), c'est sa voix:
 Aux armes! plus de tyrannie!
 Peuple, va ressaisir tes droits!

L'étranger que solde la France
Vient nous frapper d'un plomb mortel !...
Est-ce là l'antique vaillance
Des frères de Guillaume-Tell ?

Liberté! (*bis*) Quoi! toujours des monts de l'Helvétie
Tes enfans viendront-ils (*bis*) pour étouffer ta voix ?
Ils tombent... Plus de tyrannie !
Le peuple a reconquis ses droits !

Pour l'artisan , au cri de France !
Les combats sont les seuls travaux ;
Sous ces poitrines sans défense
Palpitent des cœurs de héros.

Liberté! (*bis*) vrais soldats, ils te donnaient leur vie.
Citoyens (*bis*) avec calme ils respectaient les lois.
Victoire! Plus de tyrannie !
Le peuple a reconquis ses droits !

Mais tous ces bataillons informes ,
Quels guides vont les diriger ?
Voyez ces jeunes uniformes
Briller au plus fort du danger !

Liberté! (*bis*) Quelle est donc ta puissance infinie ?
Qu'ils sont grands (*bis*), ces enfans accourus à ta voix !
Victoire! Plus de tyrannie !
Le peuple a reconquis ses droits !

Et vous, dont la France s'honore ,
Relevez ce front attristé ;
Reprenez votre luth sonore ,
Poète de la liberté !

Liberté! (*bis*) qu'à ta voix s'élance le génie...
Les lauriers des beaux-arts fleuriront (*bis*) sous tes lois !
Victoire! Plus de tyrannie !
Le peuple a reconquis ses droits !

Mais que de pertes on déplore !
Combien de braves au cercueil !
Ah ! notre drapeau tricolore
Est ceint d'une écharpe de deuil !

Liberté! (*bis*) Dans les cieus que chaque ombre attendrie
Tressaille encor, tressaille au son de notre voix !
Victoire! Plus de tyrannie !
- Le peuple a reconquis ses droits !

M. Arago avait à peine terminé, que de toutes parts des
couronnes de marguerites aux trois couleurs furent lancées

sur le théâtre ; on allait les attacher à la lance du drapeau , lorsque , sur une observation d'un spectateur du balcon , elles furent toutes renvoyées , par les actrices du Vaudeville et au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens , vers les places qu'occupaient plusieurs élèves de l'École Polytechnique. L'ivresse était au comble. Un incident imprévu est venu l'augmenter encore.

Ému au dernier point , M. Arago quitte la scène , traverse l'orchestre , court à ces jeunes héros , qui cherchaient à se dérober aux hommages qu'on leur décernait , se précipite dans leurs bras , en s'écriant : — « Je suis le frère de leur professeur ! » — Aussitôt les applaudissemens redoublent , et ne cessent que pour laisser entendre la *Marseillaise* , que M. Bernard-Léon a chantée , et dont tous les spectateurs ont répété en chœur les refrains patriotiques.

A compter d'aujourd'hui , le Vaudeville prendra le titre de *National*.

— Aux Nouveautés une pièce de circonstance fut aussi heureusement improvisée. Elle faisait allusion aux événemens arrivés à Paris. Plusieurs élèves de l'École Polytechnique se trouvaient dans la salle. Tous les bras étaient tendus vers eux , toutes les mains les applaudissaient , quand on a chanté ces vers :

Saluons cette illustre école
D'où sont sortis ces enfans généreux ,
Les vieux soldats de Fleurus et d'Arcole ,
Ne pouvaient pas être plus braves qu'eux.
Vous nos sauveurs ! espoir de la science ,
Partout où vous portez vos pas ,
On doit crier : chapeau bas , chapeau bas ,
Honneur aux enfans de la France !

— On lit les vers suivans sur la tombe des martyrs de la liberté , ensevelis vis-à-vis la colonnade du Louvre :

C'est ici le repos des fils de la vaillance ;
Leur sang s'est épuisé pour délivrer la France.
Ils ont tous pris un rang à la postérité :
Leur cri fut en mourant : VIVE LA LIBERTÉ !
Incline-toi , Français , à cette triste épreuve ;
Donne une larme au preux , une obole à sa veuve.

Un peu plus bas :

Quand un roi veut le crime , il est trop obéi.

(VOLTAIRE.)

Un peu plus bas encore , sur un papier suspendu à un lan-
rier , ces mots ont été écrits à la hâte :

Il leur servit de ralliement , il devient leur trophée.

— Au milieu de ce champ de repos , s'élève une grande
croix noire , sur laquelle on lit cette épitaphe sublime dans
sa simplicité :

A la mémoire des Français morts pour la liberté !

— En face du Musée , à l'endroit où cessent les construc-
tions du Louvre , vingt-cinq autres défenseurs de la liberté
reposent en paix dans leur dernier asile. Un poète artisan ,
F. Becker , a été l'Homère de ces héros :

Français , sur leur tombeau ne versons point de larmes ,
L'histoire un jour , racontant leurs exploits ,
Doit dire à nos neveux que la France en alarmes
Les a vus tous mourir pour défendre nos droits.

— A chaque représentation donnée à l'Opéra la *Marseillaise*
est chantée au milieu des transports unanimes. S. A. R. le
duc d'Orléans vient d'accorder à l'auteur de ce célèbre mor-
ceau , M. Rouget de Lille , une pension de 1,500 francs.

— Le maire de la ville de Lille donne avis que la direction
du théâtre de Lille est vacante , et qu'il recevra jusqu'au
5 du mois d'août prochain les offres des personnes qui dési-
reraient obtenir le privilège de cette direction jusqu'à la fin
de la présente année théâtrale. Les concurrens pourront
prendre connaissance des conditions du privilège au secréta-
riat de la mairie.

LILLE, le 18 juillet 1830.

Le Comte DE MUYSSART.

A ce Numéro est jointe la planche 740.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue Saint-Louis , N° 46 , au Marais.